

LE JEUNE VOLTAIRE ET LES MILIEUX SAVANTS :  
LE « PREMIER » VOLTAIRE ET LE « SECOND » FONTENELLE

*Maria Susana Seguin*

Université Paul-Valéry Montpellier III – IHRIM

Institut universitaire de France

Le titre de cet article peut apparaître comme une promesse impossible à tenir : le « premier Voltaire », celui d'avant 1726, n'a pas encore séjourné en Angleterre ; il n'a pas encore été initié par Mme du Châtelet à la physique newtonienne et ne manifeste pas encore d'intérêt particulier pour les débats scientifiques de son temps, comme le fera l'auteur des *Éléments de la philosophie de Newton*<sup>1</sup> ou des *Singularités de la nature*. L'œuvre voltairienne des années qui nous occupent dans ces pages concerne essentiellement le travail du poète, de l'auteur de théâtre, de l'historien, du jeune polémiste visant davantage une carrière diplomatique ou une place à l'Académie française que celui du philosophe cherchant à parfaire ses connaissances en astronomie ou à établir son prestige dans les milieux savants de son temps.

L'exploitation de la correspondance de Voltaire pendant cette période n'apporte pas non plus beaucoup d'informations particulièrement intéressantes. Elle est beaucoup plus lacunaire que celle des années de maturité et concerne surtout ses affaires privées, ses démêlés avec le Régent ou la police, ses relations avec Thieriot, avec Jean-Baptiste Rousseau, Cideville ou la marquise de Bernières, mais ne contient que très peu de lettres adressées à (ou reçues de) ceux que l'on pourrait considérer comme faisant partie des « milieux savants » de l'époque : quelques lettres de Bolingbroke, deux lettres à Dortous de Mairan au sujet de l'élection de celui-ci à l'Académie royale des sciences, et une lettre à Fontenelle, alors secrétaire de la savante compagnie, et dont le nom est parfois évoqué mais dans sa qualité de censeur plus favorable que d'autres aux hardiesses de sa plume<sup>2</sup>.

- 1 La première édition paraît à Amsterdam en 1738, sans le consentement de Voltaire, qui se charge de faire publier très rapidement une deuxième édition, prétendument à Londres. Finalement, une troisième édition augmentée paraît en 1741. Il s'agit de l'édition de référence, qui a servi de base à l'édition de Robert L. Walters et William H. Barber pour les *OCV*, t. 15 (1992).
- 2 Et qu'il faudrait faire intervenir pour assurer la publication de ses œuvres pour lesquelles il est déjà aux prises avec les autorités policières.

Or, ce n'est pas parce que Voltaire n'en parle pas directement dans sa correspondance ou parce qu'il n'en fait pas état dans ses œuvres qu'il n'est pas concerné par les débats savants de son temps. Certes, Voltaire n'aura jamais le même rapport aux sciences qu'un Fontenelle, qu'un Diderot ou qu'un D'Alembert. Mais, même si certaines matières l'intéressent moins pendant ces premières années de sa carrière, où il cherche avant tout à asseoir sa réputation en tant que poète et auteur de théâtre, on découvre quelques indices qui nous laissent voir qu'il se sent malgré tout concerné, peut-être moins par les nouveaux savoirs eux-mêmes, pourtant en plein développement en ce début du XVIII<sup>e</sup> siècle, que par les conséquences que ces débats peuvent avoir sur sa manière de voir le monde, sur l'histoire humaine, sur la relation de l'homme à Dieu.

C'est en tout cas ce qui ressort de la seule lettre de Voltaire qui nous soit parvenue de cette époque, adressée à un représentant du milieu savant de ce premier XVIII<sup>e</sup> siècle, et non le moins important, puisqu'il s'agit de Fontenelle, qui était alors non seulement censeur, dans sa qualité de membre de l'Académie française, distinction qui couronna la première partie de sa carrière, mais aussi secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences, point de départ de ce qu'on pourrait appeler la vie du « second Fontenelle ». Cette lettre, datée du 1<sup>er</sup> juin 1721 (D92) et publiée au XVIII<sup>e</sup> siècle avec les « pièces fugitives » de Voltaire<sup>3</sup>, peut paraître totalement anecdotique et se perdre dans l'ensemble de la correspondance mondaine ou familière de l'écrivain, mais elle trouve tout son sens quand on la place dans le contexte des relations complexes qu'entretiennent les deux auteurs d'une part, et, d'autre part, dans celui des débats scientifiques et philosophiques de l'époque. Elle témoigne, et ce sera le dernier point de cet article, du dialogue intellectuel entre deux grands esprits du siècle dont la rivalité littéraire ne doit pas cacher l'accord profond sur les principes essentiels de la pensée des Lumières déjà à l'œuvre dans les années 1720.

Nous connaissons les relations complexes qu'entretient Voltaire avec Fontenelle : il s'accommode mal du prestige de son aîné dans la société parisienne de son temps, presque aussi important que celui dont il va lui-même jouir dans la seconde moitié du siècle, et porte sur lui un jugement plutôt sévère. Certes, en 1733, Voltaire n'hésitera pas à placer « le sage Fontenelle » à l'entrée de son *Temple du goût*, répandant autour de lui et sur les matières les plus obscures

3 La lettre paraît d'abord en 1726 dans la *Continuation des Mémoires de littérature et d'histoire de M. de Salengre*, avec la date erronée de « juin 1721 ». Elle figure ensuite dans le *Recueil de pièces fugitives en prose et en vers par M. de V\*\*\**, publié à Paris en 1739, mais datée du 1<sup>er</sup> septembre 1720 (voir l'édition d'Olivier Ferret et Myrtille Méricam-Bourdet, Saint-Étienne, Presses de l'université de Saint-Étienne, 2012, p. 163-165).

« une clarté pure et nouvelle »<sup>4</sup>. Or, pour Voltaire ce respect évident des qualités reconnues de son aîné ne signifie pas pour autant l'admiration d'un auteur qui a osé critiquer la qualité de ses vers : l'anecdote, bien connue, est rapportée à Jean-Baptiste Rousseau par Claude Brossette dans une lettre du 26 mai 1720, à propos de la chute d'*Artémire*. Quelque temps plus tôt, Fontenelle, en parlant à Voltaire de son *Œdipe*, avait, semble-t-il, loué la beauté de la pièce, mais avait malgré tout critiqué une versification « trop forte et trop pleine de feu » (D87), ce à quoi Voltaire aurait répondu, avec toute l'ironie dont il savait déjà faire très bien usage, qu'il saurait tirer profit de cette critique et que, pour apprendre, il s'en irait lire les pastorales de Fontenelle... dont il n'a pas, on le sait, une très haute opinion.

La place de Fontenelle dans le « temple du goût » voltairien n'est donc pas une place fixe, et le guide des lieux, la Critique, rappelle bien aux visiteurs que ce n'est ni le poète ni l'auteur tragique qui réside dans ces lieux prestigieux : c'est l'auteur des *Entretiens sur la pluralité des mondes*, de *Thétis et Pélée* et de l'*Histoire de l'Académie des sciences* (dont la rédaction accapare presque totalement Fontenelle pendant la seconde partie de sa vie) qui s'assoit avec assurance entre Lucrèce et Leibniz. La dureté du jugement de Voltaire ne fera par ailleurs que s'accroître avec le temps, Fontenelle devenant sous sa plume le prétentieux et ignorant secrétaire de l'Académie des sciences de Saturne dans *Micromégas* avant de devenir, lors du grand combat contre l'Infâme, le symbole d'une « prudente lâcheté » incompatible avec le combat philosophique des Lumières<sup>5</sup>. Il n'empêche que, dans les années 1720, Fontenelle est un acteur incontournable de la vie intellectuelle française, voire européenne, que Voltaire fréquente régulièrement à la cour de Sceaux ou dans les salons parisiens. Membre des trois académies royales, censeur favorable aux idées nouvelles, Voltaire doit composer avec cet encombrant prédécesseur, d'autant qu'il n'est pas encore lui-même le grand référent de la littérature du temps qu'il aspire à devenir.

Venons-en donc à cette lettre. Voltaire écrit à Fontenelle depuis le château de Vaux-Villars (Vaux-le-Vicomte), le 1<sup>er</sup> juin 1721, à une époque de sa vie peu documentée donc, une lettre très enjouée où il évoque un des amusements nocturnes qui, comme à Sceaux, étaient organisés pour observer les phénomènes célestes en compagnie des dames. D'emblée, Voltaire inscrit une certaine image de son destinataire qui conditionne et le contenu de sa lettre et la réponse qu'il attend de Fontenelle, posant ainsi les conditions du dialogue qu'il entreprend à distance avec lui. C'est bien à l'auteur des *Entretiens sur la pluralité des mondes* qu'il s'adresse, un ouvrage à la lecture duquel les dames, nous dit Voltaire dès la première phrase, « se sont gâtées », délaissant même les plaisirs simples de la

4 *Le Temple du goût*, éd. Owen R. Taylor, OCV, t. 9 (1999), p. 145.

5 Lettre à d'Argental du 22 juin 1766 (D13369).

campagne et de l'amour, au grand dam des hommes qui les accompagnent et qui ont dû se faire « physiciens » pour l'amour d'elles. Mais cette lettre, mêlée d'octosyllabes, interpelle directement aussi l'auteur des *Églogues* (« nous les verriers plus volontiers bergères que philosophes », proteste l'épistolier), opposant et superposant le registre de la pastorale à la galanterie savante des *Entretiens* :

156

Le soir sur un lit de verdure  
Et que de ses mains la nature  
Dans ces jardins délicieux  
Forma pour une autre aventure,  
Nous brouillons tout l'ordre des Cieux  
Et prenons Vénus pour Mercure.  
Mais vous remarquerez qu'on n'a  
Pour observer tant de planètes  
Au lieu de vos longues lunettes  
Que des lorgnettes d'Opéra. (D92)

Voltaire se place ainsi en simple spectateur naïf parmi d'autres, reprenant à son compte le célèbre apologue de l'Opéra par laquelle le philosophe des *Entretiens sur la pluralité des mondes* expliquait à la marquise la différence entre le regard du public et celui des astronomes capables de comprendre « comment le derrière du théâtre » est fait<sup>6</sup>. Voltaire s'adresse par la suite, dans le deuxième paragraphe, au secrétaire de l'Académie des sciences, capable de rendre accessibles les savoirs les plus épineux, à qui il expose, en prose, un curieux phénomène céleste, et plus précisément l'étrange apparence du soleil observée le jour même :

Nous venons d'apprendre tout à l'heure qu'il [le soleil] a paru en son lever de couleur de sang et qu'ensuite sans qu'il fût obscurci d'aucun nuage il a perdu sensiblement de sa lumière et de sa grandeur. Nous n'avons su cette nouvelle que sur les cinq heures du soir, nous avons mis la tête à la fenêtre et nous avons pris le soleil pour la lune tant il était petit et pâle. Nous ne doutons point que vous n'ayez vu la même chose, car il n'y a pas d'apparence que le soleil n'ait fait cette niche qu'à nous. C'est à vous que nous nous adressons Monsieur comme à notre maître et à celui de tous les savants, vous savez rendre aimables les choses que les autres philosophes rendent à peine intelligibles et la nature devait à la France et à l'Europe un homme comme vous pour corriger les savants et pour donner au plus ignorants le goût des sciences. (D92)

6 Bernard Le Bovier de Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des mondes*, éd. Christophe Martin, Paris, Flammarion, coll. « GF », 1998, p. 64.

Le récit de l'observation et l'hommage au savant sont donc exprimés en prose, et sous la forme d'un pluriel dans lequel Voltaire semble se confondre avec les dames et les autres hommes qui séjournent au château de Vaux. En revanche, lorsqu'il s'agit d'entreprendre un échange avec Fontenelle, c'est en vers que Voltaire affirme son image d'auteur à la hauteur de son interlocuteur, et s'adresse au « maître » pour demander une explication sur cet étrange phénomène :

Or dites-nous donc Fontenelle  
Vous qui par un vol imprévu,  
De Dédale prenant les ailes  
Dans les cieux avez parcouru  
Tant de carrières immortelles  
[...]  
Du soleil par vous si connu  
Ne savez-vous point de nouvelles. (D92)

157

Le phénomène décrit par Voltaire avait en effet été observé par d'autres « spectateurs », pour reprendre l'image employée par Fontenelle dans les *Entretiens*. On le retrouve même sous la plume du secrétaire de l'Académie des sciences dans l'*Histoire de l'Académie royale des sciences* pour 1721 (ce qui confirme la date de la lettre de Voltaire), où on lit, à la rubrique « Diverses observations de physique générale » :

Le premier juin, jour de la Pentecôte, on vit pendant presque toute la journée à Paris, et comme on l'a su depuis, dans une étendue de pays fort considérable, le soleil tout blanc, sans son éclat ordinaire, sans rayons, et pour ainsi dire, décoiffé, tellement semblable à la lune, qu'on l'aurait pris pour elle, si leur situation avait pu être douteuse. La plupart des gens qui s'en aperçurent, même de ceux qui observent, n'y firent pas grande attention, c'était sûrement le soleil obscurci, non pas par des nuages qui en eussent la forme, mais par un brouillard transparent, fort également répandu sur tout l'horizon<sup>7</sup>.

Fontenelle précise par la suite que le phénomène a également été constaté par Dortous de Mairan qui faisait des observations à Breuillepont, en Normandie, et par Cassini, en Picardie, et que le chevalier de Louville, un autre astronome de l'Académie, avait reçu des témoignages d'observations similaires réalisées en Auvergne et même à Milan. La lettre de Voltaire n'est pas mentionnée, mais cela n'est pas inhabituel dans les écrits académiques où, en général, seules les lettres des correspondants officiels ou des auteurs reconnus, ce que le jeune

7 *Histoire de l'Académie royale des sciences*, pour 1721, Paris, J.-B. Coignard, 1723, p. 26.

Voltaire n'est pas encore, sont parfois signalées dans les comptes rendus. Les causes de ce phénomène restent pourtant inexpliquées : il ne s'agit pas d'une éclipse, comme cela avait pu être le cas en 1706 dans des circonstances similaires, d'après les observations de Mairan. La conclusion de Fontenelle reste donc, comme souvent, d'une très grande prudence, et se limite à la constatation physique du phénomène : « Il faut que le brouillard qui l'a causé ait eu une grande étendue, et y ait été bien uniforme. C'est là ce qui en résulte de plus singulier<sup>8</sup> ».

158 Or, malgré ces incertitudes, Fontenelle va répondre à la lettre de Voltaire pour lui donner les « nouvelles » du soleil qu'il demande, et il le fera de manière à répondre aux diverses attentes qu'il a décelées dans la lettre de son jeune correspondant, c'est-à-dire en vers. Ce poème publié du vivant de son auteur avec la lettre de Voltaire<sup>9</sup> est à la hauteur du défi lancé par le jeune poète, dont la lettre se terminait par ces vers qui, superposant encore une fois le registre pastoral et celui des nouvelles sciences pratiquées par Fontenelle, demandait certes une réponse savante mais dans le ton imposé par les *Entretiens* :

Mais depuis que votre Apollon  
Abandonna la bergerie,  
Pour Euclide et pour Varignon<sup>10</sup>,  
Et les rubans de Céladon  
Pour l'astrolabe d'Uranie  
Vous nous parlerez le jargon  
De calcul et de fraction,  
Mais daignez un peu, je vous prie,  
Si vous voulez parler raison  
Nous l'habiller en poésie ;  
Car sachez que dans ce canton,  
Un trait d'imagination  
Vaut cent pages d'astronomie<sup>11</sup>.

8 *Ibid.*, p. 27.

9 La réponse de Fontenelle paraît en même temps que la lettre de Voltaire, en 1726, dans la *Continuation des Mémoires de littérature et d'histoire de M. Salengre*, mais sans le dernier vers. Elle sera rééditée dans l'édition du *Recueil de pièces fugitives*, en 1739, mais cette fois, amputée de ses trente-deux premiers vers, autrement dit, réduite à la moitié de sa longueur : voir *Recueil de pièces fugitives*, éd. cit., p. 165-166.

10 Pierre Varignon (1654-1722) est un mathématicien normand, membre de l'Académie royale des sciences, ami proche du secrétaire de l'Académie des sciences et l'un des rares savants à maîtriser, tout comme Fontenelle, le calcul infinitésimal récemment découvert par Newton et Leibniz.

11 D92, variantes.

Fontenelle relève le défi et prend la plume en poète, pour très vite réduire la question à ce qu'elle est, une simple curiosité sans importance. Ces vers, supprimés dans l'édition de 1726, remettent en même temps le jeune poète à sa place :

Vous dites donc, gens de village,  
Que le soleil à l'horizon  
Avait assez mauvais visage,  
Hé bien, quelque subtil nuage  
Vous avait fait la trahison  
De défigurer son image.  
Elle était là comme en prison,  
D'un air malade, mais je gage  
Que le drôle en son haut étage  
Ne craignait point la pâmoison.  
Vous n'en saurez pas davantage [...].

159

Le secrétaire perpétuel ose même rappeler à Voltaire que, s'il sait être poète, il n'est peut-être pas pour autant en état de comprendre tous les secrets des hautes sciences, ce qui paradoxalement rappelle la remarque que la Critique adressera à Jean-Baptiste Rousseau dans *Le Temple du goût*<sup>12</sup>. De fait, le registre qui convient à Voltaire, du moins pour le début de cette réponse, est celui de la poésie galante, voire légèrement libertine :

Adieu votre jeune saison  
À tout autre soin vous engage,  
L'ignorance est son apanage  
Avec les plaisirs à foison,  
Convenable et doux assemblage,  
J'avouerai bien, et j'en enrage,  
Que le savoir et la raison  
N'est presque aussi qu'un badinage,  
Mais badinage de grison.  
Il est des hochets pour tout âge,  
Que dans son brillant équipage  
Toujours de maison en maison

12 « Eh non, dit la Critique, ce n'est pas l'auteur de tout cela que tu vois ; c'est celui des Mondes, livre qui aurait dû t'instruire ; de Thétis et de Pelée, opéra qui excita inutilement ton envie ; de l'Histoire de l'Académie des Sciences, que tu n'es pas à portée d'entendre. // Rousseau voulait répliquer. Fontenelle le regarda avec cette compassion philosophique, qu'un esprit éclairé et étendu ne peut s'empêcher d'avoir, pour un homme qui ne fait que rimer [...] » (*Le Temple du goût*, éd. cit., p. 146-147).

L'inquiet Phœbus déménage,  
Laissez-le en paix faire voyage,  
Rabattez-vous sur le gazon.  
Un gazon, canapé sauvage  
Des soucis de l'humain lignage  
Est un puissant contrepoison [...]. (D92)

160

S'établit ainsi une forme de joute poétique dans laquelle les deux auteurs se présentent dans leurs lettres comme des rivaux à la hauteur de l'échange mais aussi dans laquelle Fontenelle rappelle à Voltaire son statut de néophyte pour ce qui est des affaires scientifiques, marquant en quelque sorte son territoire de savant et renvoyant le jeune auteur aux plaisirs de la campagne, sans renoncer pour autant ni aux traits d'esprit ni à l'élégance poétique que Voltaire lui conteste et lui réclame à la fois. L'aîné rappelle à son cadet une sorte de préséance intellectuelle mais dont la forme équivaut aussi à une reconnaissance littéraire à laquelle Voltaire ne pouvait qu'être sensible, puisque Fontenelle se prête après tout au jeu poétique initié par Voltaire et répond aux octosyllabes par des octosyllabes, y compris quand il s'agit de proposer une explication au phénomène qui intéresse le jeune épistolier.

L'intérêt de l'échange va cependant au-delà de l'affirmation de l'*ethos* des deux auteurs dans le texte, qui reste de toute manière évidente. En fait, ce qui préoccupe Voltaire, n'est pas tant le phénomène solaire en soi, mais la manière dont les sciences du temps peuvent inscrire ces faits dans une conception plus large de la nature impliquant l'histoire de l'homme et, à terme, la relation de l'homme au divin. C'est par ces vers que le poème de Voltaire se termine :

Jadis quand vous étiez pasteur  
On vous eût vu sur la fougère  
Sur ce changement de couleur  
Du dieu brillant qui nous éclaire  
Annoncer à votre bergère  
Quelque changement dans son cœur.

Et Voltaire de conclure, en prose cette fois :

Mais à présent monsieur que vous êtes philosophe nous nous flattons que vous voudrez bien nous parler philosophiquement en tout cela, vous nous direz si vous croyez que l'astre s'est encroûté comme le prétend Descartes. Nous vous en croirons aveuglément quoique nous ne soyons pas fort crédules.



Le passage de la poésie à la prose semble infléchir le centre de la curiosité du jeune Voltaire, qui met en relation l'observation du jour avec un autre débat scientifique – hérité des observations astronomiques du XVII<sup>e</sup> siècle et encore très important en ce début de XVIII<sup>e</sup> siècle dans les milieux savants – et dont il est de toute évidence au courant, celui de la nature du soleil et des taches que l'on observe à sa surface.

Les taches solaires, qui avaient été observées presque simultanément par le jésuite Scheiner et par Galilée en 1611, avaient déclenché un très important débat à propos de la nature du soleil et de sa possible corruptibilité<sup>13</sup> qui se poursuit encore pendant une partie du XVIII<sup>e</sup> siècle. Voltaire, qui s'intéresse à la question en « philosophe », invoque directement ici l'explication proposée par Descartes dans les *Principes de la philosophie*, qui supposait que les taches solaires sont des agrégats de matière primordiale flottant à la surface du soleil après avoir été rejetés depuis le centre de l'étoile, à l'endroit où la force centrifuge de sa rotation était moins importante. Dans le contexte de la physique cartésienne, les taches constituent la manifestation la plus évidente d'une forme de vie propre à l'étoile qui, loin d'être immuable, comme le prétendait la physique aristotélicienne<sup>14</sup>, connaît une forme de dégradation ; plus grave encore, elles seraient le symptôme de la future « asphyxie » du soleil, qui progressivement viendrait à se recouvrir d'une forme de « croûte », conduisant à la mort de l'étoile, l'une des raisons qui peuvent expliquer qu'une « étoile devien[ne] une comète ou une planète »<sup>15</sup>. Cette explication de la nature du soleil n'est pas explicitement adoptée comme telle par l'Académie des sciences, malgré son adhésion au mécanisme cartésien et à la théorie des tourbillons. Cependant, la question est sérieusement étudiée par un programme d'observations de l'activité solaire réalisées à l'Observatoire de Paris et à travers le réseau de correspondants de l'institution royale<sup>16</sup>, soigneusement consignées dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences durant les vingt premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>17</sup>.

13 Ce sont ces mêmes débats qui nourrissent l'épisode de la macule solaire dans l'*Histoire comique des états et empires du Soleil* de Cyrano de Bergerac (1662).

14 La physique aristotélicienne établissait une différence entre le monde supralunaire, incorruptible, et le monde sublunaire, soumis aux variations et condamné à la dégradation.

15 Descartes, *Principia philosophiæ*, 1644, troisième partie. Voir à ce sujet E. J. Aiton, « The Cartesian Vortex Theory », dans René Taton et Curtis Wilson (dir.), *The General History of Astronomy*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989, p. 207-221.

16 Le compte rendu de Fontenelle cité plus haut témoigne de l'existence de ce réseau et de l'importance accordée aux variations du soleil. Participent à ce programme Jean Picard, La Hire, Dortous de Mairan, Jean-Dominique Cassini (devenu aveugle à la suite de ces observations), ainsi que son fils Jacques Cassini.

17 Voir par exemple le projet annoncé par La Hire en 1700 de conduire une série d'observations sur les taches solaires afin de confirmer la période de rotation du soleil et de préciser la nature et l'activité de celui-ci : « Observations des taches du soleil qui ont paru en novembre 1700 », *Mémoires de l'Académie royale des sciences*, pour 1700, *op. cit.*, p. 293-294.

L'hypothèse cartésienne convoquée ici par Voltaire ouvre par ailleurs d'autres voies de réflexion philosophique bien plus subtiles et périlleuses, car elle constitue aussi, en ce début du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'un des fondements d'une conception matérialiste de l'univers que l'on retrouve dans certains manuscrits clandestins circulant à la même époque dans les milieux fréquentés par Fontenelle qui, on le sait, est un membre actif du réseau clandestin, comme la *Dissertation et preuves sur l'éternité du monde*<sup>18</sup>, ou encore l'*Opinion des Anciens sur le monde*<sup>19</sup> attribué à Jean-Baptiste Mirabaud, qui supposent que l'univers infini est régi par des cycles naturels représentés par la naissance et la mort des étoiles, dont notre « soleil », et à l'intérieur duquel l'histoire humaine n'est qu'un épiphénomène dépourvu de toute transcendance. L'un des plus célèbres de ces écrits faisant du cycle solaire le fondement d'une conception matérialiste du monde, le *Telliamed* de Benoît de Maillet<sup>20</sup>, est d'ailleurs écrit à cette même époque, à partir des mêmes théories évoquées ici, et, si l'on en croit son auteur, transmis à Fontenelle qui encourage Maillet à prolonger ses réflexions sur l'origine marine de la vie<sup>21</sup>...

Voltaire avait-il lu ces textes dans les années 1720 ? Rien ne nous permet de l'affirmer, même si, d'une part, ces écrits connaissent une importante circulation durant la période qui nous intéresse, et si, d'autre part, on sait que Voltaire jouera un rôle très actif dans la diffusion de la pensée clandestine, qui va alimenter son arsenal philosophique lors de son combat contre l'« Infâme »<sup>22</sup>. En revanche, les conséquences philosophiques du mécanisme cartésien ne lui sont de toute évidence pas étrangères, puisque dans cette lettre c'est sur cette question que Voltaire interpelle Fontenelle « en philosophe », et pour avoir une réponse « de philosophe ». Alors qu'il demandait à son correspondant des « nouvelles » du soleil, il prolongeait ainsi son questionnement :

18 Ms. Aix-en-Provence B.M. 816 (773) ; Paris Bibliothèque Mazarine Ms. 1194.

19 Mss. Aix-en-Provence B.M. 1906 (1772) ; Paris Arsenal 2870 ; Paris BnF, f. fr. 14696 ; Rochefort B.M. 4 ; Tours B.M. 971. Le texte paraît pour la première fois dans les *Dissertations mêlées sur divers sujets importants et curieux*, Amsterdam, J.-F. Bernard, 1740. Il est publié ensuite par l'abbé Le Mascrier en 1751.

20 De nombreux manuscrits de ce *Nouveau système du monde* circulent dans les premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle : voir Miguel Benítez, *La Face cachée des Lumières. Recherches sur les manuscrits philosophiques clandestins de l'Âge classique*, Paris/Oxford, Universitas/Voltaire Foundation, 1996, p. 50.

21 Rappelons que Maillet correspond avec le secrétaire de l'Académie des sciences, Fontenelle, à qui il soumet son traité, et à la demande de qui, si l'on en croit sa correspondance, il développe son hypothèse de l'origine marine de la vie. Voir Miguel Benítez, « Benoît de Maillet et la littérature clandestine », dans *La Face cachée des Lumières, op. cit.*, p. 223-225 ; Geneviève Artigas-Menant, « Une continuation des *Entretiens* : Benoît de Maillet, disciple de Fontenelle », *Corpus*, n° 13 (1990), p. 113-123 ; Maria Susana Seguin, « Cosmologie et théorie de la terre chez Benoît de Maillet : réflexions sur l'imaginaire scientifique de *Telliamed* », *Corpus*, n° 59 (2011), p. 31-53.

22 Voir à ce sujet les dossiers thématiques du numéro 16 (2008) de *La Lettre clandestine* et du numéro 8 (2008) de la *Revue Voltaire*.

Pourquoi sur un char tout sanglant  
 A-t-il commencé sa carrière ?  
 Pourquoi perd-il pâle et tremblant  
 Et sa grandeur et sa lumière ?  
 Que dira le Boulainvilliers  
 Sur ce terrible phénomène ?  
 Va-t-il de peuples entiers  
 Prédire leur perte prochaine ?  
 Verrons-nous des incursions,  
 Des pestes, des guerres sanglantes,  
 Quelques nouvelles actions  
 Ou le retranchement des rentes ? (D92)

Au cœur même de sa lettre au secrétaire de l'Académie des sciences, Voltaire déplace la question scientifique sur le plan philosophique en interrogeant Fontenelle, le philosophe, sur le rapport à établir entre les phénomènes naturels et les affaires humaines. Le cycle de vie des étoiles, de notre étoile, qu'évoquent le « char sanglant » et la pâleur du soleil (la naissance et la mort des étoiles de la physique cartésienne et de ses lecteurs matérialistes), renvoie à une série de références catastrophiques parmi lesquelles nous pouvons même reconnaître le récent effondrement du système de Law. Le tout est habilement placé par Voltaire sous l'évocation du nom du comte de Boulainvilliers, célèbre défenseur de l'astrologie judiciaire, dont les manuscrits (et pas seulement sur l'astrologie mais aussi les manuscrits du corpus philosophique clandestin) circulaient également à la même époque et dans les mêmes réseaux<sup>23</sup>. Or, quelques vers plus haut, Voltaire avait glissé un autre référent, autrement plus célèbre, auquel il se permettait de comparer Fontenelle :

Or dites-nous donc Fontenelle  
 Vous qui par un vol imprévu,  
 De Dédale prenant les ailes  
 Dans les cieux avez parcouru  
 Tant de carrières immortelles,  
 Où saint Paul avant vous a vu  
 Force beautés surnaturelles  
 Dont très prudemment il s'est tu

<sup>23</sup> Voir à ce sujet M. S. Seguin, « Les *Extraits de lecture* de Boulainvilliers, un laboratoire d'idées », *La Lettre clandestine*, n° 9 (2001), p. 117-126 ; *ead.*, « Boulainvilliers, de l'inédit au clandestin », *La Lettre clandestine*, n° 11 (2003), p. 21-32.

Du Soleil par vous si connu  
Ne savez-vous point de nouvelles ? (D92)

164

La présence simultanée de saint Paul et des allusions mythologiques n'est pas ici, me semble-t-il, anodine : non seulement le malheureux apôtre n'a rien à dire de mieux que le philosophe au sujet des « beautés surnaturelles » du ciel, mais sa présence introduit dans le texte une forme de merveilleux chrétien totalement inopérant et qui déplace la question de l'extinction du soleil sur un terrain proprement religieux : celui de la fin du monde, dont des théologiens chrétiens avaient cru trouver l'explication rationnelle dans la physique cartésienne et l'extinction du soleil<sup>24</sup>. Ce faisant, Voltaire ouvre une autre forme de dialogue avec Fontenelle, l'auteur de *l'Histoire des oracles* et de *L'Origine des fables*, qui avait imposé une méthode d'écriture de l'histoire, et de l'histoire de l'esprit humain en particulier, par la pratique de l'analogie et d'une écriture allusive qui permettait de reconnaître, derrière des références païennes, la critique rigoureuse des fondements de la religion chrétienne.

Fontenelle, qui a bien compris la gravité de la plaisanterie voltairienne, répond d'abord en physicien, puis en philosophe, et expose une conception matérialiste de la mécanique céleste qu'il se refusait par ailleurs d'assumer ouvertement dans le cadre de ses fonctions académiques :

Ce n'est pourtant pas que je doute  
Qu'un beau jour qui sera bien noir,  
Le pauvre soleil ne s'accroûte  
En nous disant, Messieurs, bon soir,  
Cherchez dans la céleste voûte  
Quelque autre qui vous fasse voir ;  
Pour moi j'en ai fait mon devoir  
Et moi-même ne vois plus goutte ;  
Encore un coup, Messieurs, bon soir. (D92)

Si le savant qu'est Fontenelle est incapable de proposer à Voltaire une explication du phénomène observé dans le ciel le jour de la Pentecôte, le philosophe qu'il est également n'en affiche pas moins des convictions fortes au sujet de la mécanique céleste et de ses conséquences sur l'histoire de l'humanité : l'univers est régi par des lois purement matérielles, celles qui définissent un cycle de vie pour les astres auxquelles notre soleil n'échappe nullement. « Un jour » (mais peut-on

<sup>24</sup> C'est le cas de Thomas Burnet dans sa *Telluris theoria sacra* (1681).

vraiment savoir quand ?), l'étoile qui nous sert de soleil viendra à s'éteindre et avec elle toute forme de vie, pendant qu'ailleurs dans l'univers un autre soleil verra le jour ouvrant un nouveau cycle et renouvelant à l'infini les potentialités de la nature dans un cadre qui n'est définitivement pas celui de la chronologie chrétienne.

Dans cette conception fondamentalement matérialiste de l'univers, nulle transcendance ne vient rassurer l'humanité. C'est le soleil lui-même qui prend la parole et s'adresse aux hommes dans un registre plutôt familier, pour annoncer la fin de son cycle de vie. L'image divine est ensuite détournée et réinvestie d'une dimension galante quoique burlesque : une divinité muette qui, si elle existe, est comparée à une femme qu'on peut séduire par quelques rimes aux consonances douteuses, et surtout sans aucun pouvoir spirituel. Et pour ce qui est de l'humanité, Fontenelle ne prévoit d'autre avenir que celui de la dissolution, du retour au chaos, de l'écroulement du système, évoqué, comme chez Voltaire, par le vocabulaire de la finance, ce qui montre bien les répercussions de la banqueroute des années 1720 :

Et peut être par désespoir  
Osera-t-il rimer en oute,  
Si quelque déesse l'écoute.  
Ô que de maux fera pleuvoir  
Sur notre triste manoir,  
Cette céleste banqueroute ! (D92)

Quant à la dimension religieuse subtilement introduite par Voltaire « l'incrédule », l'auteur de *l'Histoire des oracles* et de *L'Origine des fables* est catégorique : non seulement les pratiques religieuses se révéleront totalement impuissantes devant l'inéluctabilité des lois de la matière, mais jusqu'au bout l'esprit humain révélera ses propres mécanismes de fonctionnement, et l'humanité s'éteindra en cherchant dans une divinité muette, et somme toute absente, un inutile salut :

On allumera maint bougeoir,  
Mais qui n'aura pas grand pouvoir ;  
Tout sera pêle-mêle, et toute  
Société sera dissoute ;  
Sans qu'on dise jusqu'au revoir,  
Chacun de l'éternel dortoir  
En filera bientôt la route,  
Sans rester, et sans laisser d'hoir ;

Et ce que non moins je redoute,  
Chacun ira chercher l'absoute<sup>25</sup>.

Ainsi, ce qui apparaissait au départ comme un hommage légèrement provocateur du jeune poète au patriarche Fontenelle, ou comme une leçon d'astronomie galante, devient, par le jeu des intertextes savants et des allusions subtiles, une véritable prise de position épistémologique aux conséquences philosophiques et religieuses hautement polémiques mais prudemment voilées par les effets de la joute poétique.

166 Peut-on tirer de cet échange un enseignement à propos des relations de Voltaire avec les milieux savants des années 1720 ? Les lacunes biographiques de cette période invitent bien évidemment à la plus grande prudence. L'analyse de cet échange avec Fontenelle, l'un des représentants les plus éminents de ces cercles, nous offre pourtant quelques éléments de réflexion sur ce que pouvait être la relation de Voltaire avec ces milieux particuliers de la France du premier XVIII<sup>e</sup> siècle.

1. Comme beaucoup de ses contemporains, Voltaire manifeste un intérêt évident pour des débats scientifiques alors importants parmi les savants européens et cherche des réponses auprès d'un interlocuteur à même de l'initier à des savoirs qui sans doute le dépassent alors, mais avec qui il peut avoir un échange « en philosophe », sur les implicites de ces débats et leurs conséquences dans une lecture plus générale de la nature et de l'histoire entendue déjà comme une histoire des erreurs auxquelles peut conduire la recherche de transcendance là où seules les lois de la nature peuvent offrir parfois une explication. L'état d'esprit du Voltaire des années 1720 est déjà celui que l'on verra en action dans les œuvres postérieures. L'expérience anglaise n'a donc pas opéré de transformation majeure, elle a confirmé une curiosité naturelle qui est clairement manifeste sous la plume du jeune incrédule, et que la découverte de la science de Newton ne va sans doute que renforcer, en accentuant au passage ses différences avec Fontenelle.

2. Au-delà de la rivalité littéraire entre Voltaire et Fontenelle, perceptible dans ces lettres, au-delà aussi des divergences esthétiques revendiquées par le jeune Voltaire à l'égard de son aîné, ces deux lettres scellent malgré tout la rencontre et la reconnaissance de deux esprits qui partagent une même vision de la nature humaine, une méthode d'analyse comparative des erreurs de l'esprit humain et une attitude critique à l'égard des croyances religieuses que l'on va observer en arrière-plan de l'œuvre ultérieure de Voltaire. Car, comme l'a montré

---

<sup>25</sup> Autrement dit, l'absolution publique et solennelle des péchés.

Christophe Martin<sup>26</sup>, l'œuvre de Fontenelle imprègne le travail de Voltaire, peut-être non pas tant comme source, mais comme référent méthodologique et théorique. Or, cette rencontre de deux grands esprits des Lumières est déjà à l'œuvre, et dans le fond et dans la forme, dans ces deux lettres. Après tout, le vieux Fontenelle (il a 64 ans) montre au jeune Voltaire (qui en a 27) qu'on peut être à la fois savant, philosophe, historien et poète.

3. La brève rencontre de ces deux grandes figures tutélaires du XVIII<sup>e</sup> siècle nous permet de voir aussi que, si le premier Voltaire est déjà le Voltaire du combat des Lumières, la maturité littéraire va s'accompagner surtout d'un changement de stratégie discursive plutôt que d'un infléchissement idéologique, Voltaire optant pour l'enrichissement de la polémique philosophique et pour le combat ouvert, là où Fontenelle aura toujours préféré l'allusion et l'implicite. Mais la force de ces lettres confirme aussi que la « lâcheté » de Fontenelle n'en était probablement pas une, et que la hardiesse des idées ne se trouve peut-être pas toujours là où on croirait la trouver... D'Alembert disait de Fontenelle qu'il avait le talent rare d'écrire pour n'être compris que de ceux qui en étaient dignes. Et le jeune Voltaire apparaît clairement ici à la hauteur des circonstances.

<sup>26</sup> Christophe Martin, « Voltaire et "l'histoire des erreurs de l'esprit humain". Réflexions sur le *Dictionnaire philosophique* à partir de Fontenelle », Fabula / Les colloques : « Autour du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire », en ligne : [www.fabula.org/colloques/document1096.php](http://www.fabula.org/colloques/document1096.php).

